

Sales gosses!



Sales gosses!



Sales gosses!



Sales gosses!



Sales gosses!



Jef Curvale - Dominique Delpiroux - Jiho

Sales gosses!

Tribulations d'un éduc

érès
Extrait de la publication

Jef Curvale - Dominique Delpiroux - Jiho

Sales gosses!

Tribulations d'un éduc

érès
Extrait de la publication

Jef Curvale - Dominique Delpiroux - Jiho

Sales gosses!

Tribulations d'un éduc

érès
Extrait de la publication

Jef Curvale - Dominique Delpiroux - Jiho

Sales gosses!

Tribulations d'un éduc

érès
Extrait de la publication

Jef Curvale - Dominique Delpiroux - Jiho

Sales gosses!

Tribulations d'un éduc

érès
Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées

Maquette : Anne Hébert

ISBN : 9782749223254

AH-3000

Version PDF © Editions érès 2013

Première édition © Editions érès 2005

33, avenue Marcel Dassault - 31500 Toulouse - France

www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées

Maquette : Anne Hébert

ISBN : 9782749223254

AH-3000

Version PDF © Editions érès 2013

Première édition © Editions érès 2005

33, avenue Marcel Dassault - 31500 Toulouse - France

www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées

Maquette : Anne Hébert

ISBN : 9782749223254

AH-3000

Version PDF © Editions érès 2013

Première édition © Editions érès 2005

33, avenue Marcel Dassault - 31500 Toulouse - France

www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées

Maquette : Anne Hébert

ISBN : 9782749223254

AH-3000

Version PDF © Editions érès 2013

Première édition © Editions érès 2005

33, avenue Marcel Dassault - 31500 Toulouse - France

www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées

Maquette : Anne Hébert

ISBN : 9782749223254

AH-3000

Version PDF © Editions érès 2013

Première édition © Editions érès 2005

33, avenue Marcel Dassault - 31500 Toulouse - France

www.editions-eres.com

Extrait de la publication

Table des matières

Préface de Rémy Puyuelo	7
Celui qui n'est jamais remonté	10
Le coup du lapin	14
Les hommes qui passent et qui tabassent.	18
À peine 14 ans mais un génie de l'entourloupe	24
L'enfant qui avait des grenouilles dans la tête	29
Une boule de glace au fond du cœur	35
Le théâtre ou la vie ?	37
Vous ne faites pas votre âge, mademoiselle	42
Une mauvaise étoile et de jolies fleurs	45
Décalco-manie	48
Les cycles de la violence	53
Rangé des voitures	56
Hommes-Femmes, mode d'emploi	58
Œil pour œil, dent pour dent	61
Des chèvres blanches et des éléphants roses	65
La douche rouge	69
Le petit fantôme de la photo	73
La révolte plein le dos	77

Table des matières

Préface de Rémy Puyuelo	7
Celui qui n'est jamais remonté	10
Le coup du lapin	14
Les hommes qui passent et qui tabassent.	18
À peine 14 ans mais un génie de l'entourloupe	24
L'enfant qui avait des grenouilles dans la tête	29
Une boule de glace au fond du cœur	35
Le théâtre ou la vie ?	37
Vous ne faites pas votre âge, mademoiselle	42
Une mauvaise étoile et de jolies fleurs	45
Décalco-manie	48
Les cycles de la violence	53
Rangé des voitures	56
Hommes-Femmes, mode d'emploi	58
Œil pour œil, dent pour dent	61
Des chèvres blanches et des éléphants roses	65
La douche rouge	69
Le petit fantôme de la photo	73
La révolte plein le dos	77

Table des matières

Préface de Rémy Puyuelo	7
Celui qui n'est jamais remonté	10
Le coup du lapin	14
Les hommes qui passent et qui tabassent.	18
À peine 14 ans mais un génie de l'entourloupe	24
L'enfant qui avait des grenouilles dans la tête	29
Une boule de glace au fond du cœur	35
Le théâtre ou la vie ?	37
Vous ne faites pas votre âge, mademoiselle	42
Une mauvaise étoile et de jolies fleurs	45
Décalco-manie	48
Les cycles de la violence	53
Rangé des voitures	56
Hommes-Femmes, mode d'emploi	58
Œil pour œil, dent pour dent	61
Des chèvres blanches et des éléphants roses	65
La douche rouge	69
Le petit fantôme de la photo	73
La révolte plein le dos	77

Table des matières

Préface de Rémy Puyuelo	7
Celui qui n'est jamais remonté	10
Le coup du lapin	14
Les hommes qui passent et qui tabassent.	18
À peine 14 ans mais un génie de l'entourloupe	24
L'enfant qui avait des grenouilles dans la tête	29
Une boule de glace au fond du cœur	35
Le théâtre ou la vie ?	37
Vous ne faites pas votre âge, mademoiselle	42
Une mauvaise étoile et de jolies fleurs	45
Décalco-manie	48
Les cycles de la violence	53
Rangé des voitures	56
Hommes-Femmes, mode d'emploi	58
Œil pour œil, dent pour dent	61
Des chèvres blanches et des éléphants roses	65
La douche rouge	69
Le petit fantôme de la photo	73
La révolte plein le dos	77

Table des matières

Préface de Rémy Puyuelo	7
Celui qui n'est jamais remonté	10
Le coup du lapin	14
Les hommes qui passent et qui tabassent.	18
À peine 14 ans mais un génie de l'entourloupe	24
L'enfant qui avait des grenouilles dans la tête	29
Une boule de glace au fond du cœur	35
Le théâtre ou la vie ?	37
Vous ne faites pas votre âge, mademoiselle	42
Une mauvaise étoile et de jolies fleurs	45
Décalco-manie	48
Les cycles de la violence	53
Rangé des voitures	56
Hommes-Femmes, mode d'emploi	58
Œil pour œil, dent pour dent	61
Des chèvres blanches et des éléphants roses	65
La douche rouge	69
Le petit fantôme de la photo	73
La révolte plein le dos	77

Et si Cendrillon était un garçon ?	82
La thérapeute est sur le trottoir	88
Dans la piscine, le poisson d'avril	94
« Les maths ? J'en parlerai à mon cheval ! »	98
« Il faut être gentille si tu ne veux pas que papa t'abandonne »	103
Le dirlo est un salaud !	109
Le rêve volé.	113
Le crime du termite	120
La drogue, non. La pharmacie, oui	126
Les asticots dans les petits fours	130
Le dresseur de poissons rouges	135
Des bienfaits de l'obésité.	141
Maman est malade	144
Où les vacances sous le soleil peuvent avoir un goût amer	148
À quel sein se vouer ?	154
« Je ne demande pas que ce soit un palace... »	157
Porte-à-porte.	161
Loin du bruit et de la fureur, les kangourous	165
Mariage et trahison	169
« C'est ici que je tue des chiens »	175
Le saut dans le vide	181
Une femme contre un veau	186
« Je ne veux pas aller me marier au pays »	192

Et si Cendrillon était un garçon ?	82
La thérapeute est sur le trottoir	88
Dans la piscine, le poisson d'avril	94
« Les maths ? J'en parlerai à mon cheval ! »	98
« Il faut être gentille si tu ne veux pas que papa t'abandonne »	103
Le dirlo est un salaud !	109
Le rêve volé.	113
Le crime du termite	120
La drogue, non. La pharmacie, oui	126
Les asticots dans les petits fours	130
Le dresseur de poissons rouges	135
Des bienfaits de l'obésité.	141
Maman est malade	144
Où les vacances sous le soleil peuvent avoir un goût amer	148
À quel sein se vouer ?	154
« Je ne demande pas que ce soit un palace... »	157
Porte-à-porte.	161
Loin du bruit et de la fureur, les kangourous	165
Mariage et trahison	169
« C'est ici que je tue des chiens »	175
Le saut dans le vide	181
Une femme contre un veau	186
« Je ne veux pas aller me marier au pays »	192

Et si Cendrillon était un garçon ?	82
La thérapeute est sur le trottoir	88
Dans la piscine, le poisson d'avril	94
« Les maths ? J'en parlerai à mon cheval ! »	98
« Il faut être gentille si tu ne veux pas que papa t'abandonne »	103
Le dirlo est un salaud !	109
Le rêve volé.	113
Le crime du termite	120
La drogue, non. La pharmacie, oui	126
Les asticots dans les petits fours	130
Le dresseur de poissons rouges	135
Des bienfaits de l'obésité.	141
Maman est malade	144
Où les vacances sous le soleil peuvent avoir un goût amer	148
À quel sein se vouer ?	154
« Je ne demande pas que ce soit un palace... »	157
Porte-à-porte	161
Loin du bruit et de la fureur, les kangourous	165
Mariage et trahison	169
« C'est ici que je tue des chiens »	175
Le saut dans le vide	181
Une femme contre un veau	186
« Je ne veux pas aller me marier au pays »	192

Et si Cendrillon était un garçon ?	82
La thérapeute est sur le trottoir	88
Dans la piscine, le poisson d'avril	94
« Les maths ? J'en parlerai à mon cheval ! »	98
« Il faut être gentille si tu ne veux pas que papa t'abandonne »	103
Le dirlo est un salaud !	109
Le rêve volé.	113
Le crime du termite	120
La drogue, non. La pharmacie, oui	126
Les asticots dans les petits fours	130
Le dresseur de poissons rouges	135
Des bienfaits de l'obésité.	141
Maman est malade	144
Où les vacances sous le soleil peuvent avoir un goût amer	148
À quel sein se vouer ?	154
« Je ne demande pas que ce soit un palace... »	157
Porte-à-porte.	161
Loin du bruit et de la fureur, les kangourous	165
Mariage et trahison	169
« C'est ici que je tue des chiens »	175
Le saut dans le vide	181
Une femme contre un veau	186
« Je ne veux pas aller me marier au pays »	192

Et si Cendrillon était un garçon ?	82
La thérapeute est sur le trottoir	88
Dans la piscine, le poisson d'avril	94
« Les maths ? J'en parlerai à mon cheval ! »	98
« Il faut être gentille si tu ne veux pas que papa t'abandonne »	103
Le dirlo est un salaud !	109
Le rêve volé.	113
Le crime du termite	120
La drogue, non. La pharmacie, oui	126
Les asticots dans les petits fours	130
Le dresseur de poissons rouges	135
Des bienfaits de l'obésité.	141
Maman est malade	144
Où les vacances sous le soleil peuvent avoir un goût amer	148
À quel sein se vouer ?	154
« Je ne demande pas que ce soit un palace... »	157
Porte-à-porte	161
Loin du bruit et de la fureur, les kangourous	165
Mariage et trahison	169
« C'est ici que je tue des chiens »	175
Le saut dans le vide	181
Une femme contre un veau	186
« Je ne veux pas aller me marier au pays »	192

Préface

« Un éducateur superdiplômé est venu vivre quelques jours au centre. Bon dieu qu'il était savant dans ses commentaires médico-psycho-pédagogiques ! Il maniait paranoïa, extraversion, formes frustrées et déterminismes avec une telle maestria que les éducateurs du centre ont tous été ravagés, la nuit qui a suivi sa première exhibition, par un sérieux sentiment d'infériorité.

Le lendemain matin, alors que le "spécialisé" jouait avec les gosses, ils l'ont fait monter dans un arbre, puis ils ont retiré l'échelle, histoire de se fendre la pipe.

La rage blanche et les menaces exaspérées de l'autre sur sa branche coulaient au cœur des éducateurs présents comme un baume réconfortant.

Moralité : Y en a qui savent parler à force d'avoir entendu et y en a qui savent faire à force d'essayer. »

Cette petite fable du « Psychopédiatre testé » a été écrite, il y a longtemps déjà, par un grand éducateur, Fernand Deligny, dans Graine de crapule.

Que vient faire un psy, en préface, à ces Sales gosses ? Peut-être dois-je cet honneur au fait qu'on me dit souvent, avec regret, que je suis « un éducateur manqué ». Peut-être aussi parce que, depuis plus de quarante ans, on s'est trouvé, retrouvé avec Jef, avec toujours le sentiment de ne s'être jamais quittés. Quand on se rencontre, de quoi on parle ? De ces sales gosses qui nous ont fait souffrir et dont on est fier d'avoir été, un moment, sur leurs routes. On se fait notre Service de Suite. Ce qui nous unit, ce sont ces histoires d'enfants et d'ados connus et inconnus qui nous ont mis à l'épreuve de l'humain. Pourtant les éducateurs n'aiment pas les psys... mais ils les fréquentent. En fait ces soigneurs ne peuvent se passer des soignants. Quand ils sont en résonance, ils déconnet sérieusement ensemble. Ce sont les enfants alors qui les accordent. Ce sont leurs enfances passées qui les rassemblent. Les plus grandes colères de ma vie professionnelle, je les dois aux éducateurs... mes plus belles rencontres aussi. J'ai toujours ce respect et cette envie pour ce « métier impossible », du vivre avec, du faire-avec, de cette tentative continue de reconnaissance de l'enfant et de sa famille... de l'enfance.

Préface

« Un éducateur superdiplômé est venu vivre quelques jours au centre. Bon dieu qu'il était savant dans ses commentaires médico-psycho-pédagogiques ! Il maniait paranoïa, extraversion, formes frustrées et déterminismes avec une telle maestria que les éducateurs du centre ont tous été ravagés, la nuit qui a suivi sa première exhibition, par un sérieux sentiment d'infériorité.

Le lendemain matin, alors que le "spécialisé" jouait avec les gosses, ils l'ont fait monter dans un arbre, puis ils ont retiré l'échelle, histoire de se fendre la pipe.

La rage blanche et les menaces exaspérées de l'autre sur sa branche coulaient au cœur des éducateurs présents comme un baume réconfortant.

Moralité : Y en a qui savent parler à force d'avoir entendu et y en a qui savent faire à force d'essayer. »

Cette petite fable du « Psychopédiatre testé » a été écrite, il y a longtemps déjà, par un grand éducateur, Fernand Deligny, dans Graine de crapule.

Que vient faire un psy, en préface, à ces Sales gosses ? Peut-être dois-je cet honneur au fait qu'on me dit souvent, avec regret, que je suis « un éducateur manqué ». Peut-être aussi parce que, depuis plus de quarante ans, on s'est trouvé, retrouvé avec Jef, avec toujours le sentiment de ne s'être jamais quittés. Quand on se rencontre, de quoi on parle ? De ces sales gosses qui nous ont fait souffrir et dont on est fier d'avoir été, un moment, sur leurs routes. On se fait notre Service de Suite. Ce qui nous unit, ce sont ces histoires d'enfants et d'ados connus et inconnus qui nous ont mis à l'épreuve de l'humain. Pourtant les éducateurs n'aiment pas les psys... mais ils les fréquentent. En fait ces soigneurs ne peuvent se passer des soignants. Quand ils sont en résonance, ils déconnent sérieusement ensemble. Ce sont les enfants alors qui les accordent. Ce sont leurs enfances passées qui les rassemblent. Les plus grandes colères de ma vie professionnelle, je les dois aux éducateurs... mes plus belles rencontres aussi. J'ai toujours ce respect et cette envie pour ce « métier impossible », du vivre avec, du faire-avec, de cette tentative continue de reconnaissance de l'enfant et de sa famille... de l'enfance.

Préface

« Un éducateur superdiplômé est venu vivre quelques jours au centre. Bon dieu qu'il était savant dans ses commentaires médico-psycho-pédagogiques ! Il maniait paranoïa, extraversion, formes frustrées et déterminismes avec une telle maestria que les éducateurs du centre ont tous été ravagés, la nuit qui a suivi sa première exhibition, par un sérieux sentiment d'infériorité.

Le lendemain matin, alors que le "spécialisé" jouait avec les gosses, ils l'ont fait monter dans un arbre, puis ils ont retiré l'échelle, histoire de se fendre la pipe.

La rage blanche et les menaces exaspérées de l'autre sur sa branche coulaient au cœur des éducateurs présents comme un baume réconfortant.

Moralité : Y en a qui savent parler à force d'avoir entendu et y en a qui savent faire à force d'essayer. »

Cette petite fable du « Psychopédiatre testé » a été écrite, il y a longtemps déjà, par un grand éducateur, Fernand Deligny, dans Graine de crapule.

Que vient faire un psy, en préface, à ces Sales gosses ? Peut-être dois-je cet honneur au fait qu'on me dit souvent, avec regret, que je suis « un éducateur manqué ». Peut-être aussi parce que, depuis plus de quarante ans, on s'est trouvé, retrouvé avec Jef, avec toujours le sentiment de ne s'être jamais quittés. Quand on se rencontre, de quoi on parle ? De ces sales gosses qui nous ont fait souffrir et dont on est fier d'avoir été, un moment, sur leurs routes. On se fait notre Service de Suite. Ce qui nous unit, ce sont ces histoires d'enfants et d'ados connus et inconnus qui nous ont mis à l'épreuve de l'humain. Pourtant les éducateurs n'aiment pas les psys... mais ils les fréquentent. En fait ces soigneurs ne peuvent se passer des soignants. Quand ils sont en résonance, ils déconnet sérieusement ensemble. Ce sont les enfants alors qui les accordent. Ce sont leurs enfances passées qui les rassemblent. Les plus grandes colères de ma vie professionnelle, je les dois aux éducateurs... mes plus belles rencontres aussi. J'ai toujours ce respect et cette envie pour ce « métier impossible », du vivre avec, du faire-avec, de cette tentative continue de reconnaissance de l'enfant et de sa famille... de l'enfance.

Préface

« Un éducateur superdiplômé est venu vivre quelques jours au centre. Bon dieu qu'il était savant dans ses commentaires médico-psycho-pédagogiques ! Il maniait paranoïa, extraversion, formes frustrées et déterminismes avec une telle maestria que les éducateurs du centre ont tous été ravagés, la nuit qui a suivi sa première exhibition, par un sérieux sentiment d'infériorité.

Le lendemain matin, alors que le "spécialisé" jouait avec les gosses, ils l'ont fait monter dans un arbre, puis ils ont retiré l'échelle, histoire de se fendre la pipe.

La rage blanche et les menaces exaspérées de l'autre sur sa branche coulaient au cœur des éducateurs présents comme un baume réconfortant.

Moralité : Y en a qui savent parler à force d'avoir entendu et y en a qui savent faire à force d'essayer. »

Cette petite fable du « Psychopédiatre testé » a été écrite, il y a longtemps déjà, par un grand éducateur, Fernand Deligny, dans Graine de crapule.

Que vient faire un psy, en préface, à ces Sales gosses ? Peut-être dois-je cet honneur au fait qu'on me dit souvent, avec regret, que je suis « un éducateur manqué ». Peut-être aussi parce que, depuis plus de quarante ans, on s'est trouvé, retrouvé avec Jef, avec toujours le sentiment de ne s'être jamais quittés. Quand on se rencontre, de quoi on parle ? De ces sales gosses qui nous ont fait souffrir et dont on est fier d'avoir été, un moment, sur leurs routes. On se fait notre Service de Suite. Ce qui nous unit, ce sont ces histoires d'enfants et d'ados connus et inconnus qui nous ont mis à l'épreuve de l'humain. Pourtant les éducateurs n'aiment pas les psys... mais ils les fréquentent. En fait ces soigneurs ne peuvent se passer des soignants. Quand ils sont en résonance, ils déconnettent sérieusement ensemble. Ce sont les enfants alors qui les accordent. Ce sont leurs enfances passées qui les rassemblent. Les plus grandes colères de ma vie professionnelle, je les dois aux éducateurs... mes plus belles rencontres aussi. J'ai toujours ce respect et cette envie pour ce « métier impossible », du vivre avec, du faire-avec, de cette tentative continue de reconnaissance de l'enfant et de sa famille... de l'enfance.

Préface

« Un éducateur superdiplômé est venu vivre quelques jours au centre. Bon dieu qu'il était savant dans ses commentaires médico-psycho-pédagogiques ! Il maniait paranoïa, extraversion, formes frustrées et déterminismes avec une telle maestria que les éducateurs du centre ont tous été ravagés, la nuit qui a suivi sa première exhibition, par un sérieux sentiment d'infériorité.

Le lendemain matin, alors que le "spécialisé" jouait avec les gosses, ils l'ont fait monter dans un arbre, puis ils ont retiré l'échelle, histoire de se fendre la pipe.

La rage blanche et les menaces exaspérées de l'autre sur sa branche coulaient au cœur des éducateurs présents comme un baume réconfortant.

Moralité : Y en a qui savent parler à force d'avoir entendu et y en a qui savent faire à force d'essayer. »

Cette petite fable du « Psychopédiatre testé » a été écrite, il y a longtemps déjà, par un grand éducateur, Fernand Deligny, dans Graine de crapule.

Que vient faire un psy, en préface, à ces Sales gosses ? Peut-être dois-je cet honneur au fait qu'on me dit souvent, avec regret, que je suis « un éducateur manqué ». Peut-être aussi parce que, depuis plus de quarante ans, on s'est trouvé, retrouvé avec Jef, avec toujours le sentiment de ne s'être jamais quittés. Quand on se rencontre, de quoi on parle ? De ces sales gosses qui nous ont fait souffrir et dont on est fier d'avoir été, un moment, sur leurs routes. On se fait notre Service de Suite. Ce qui nous unit, ce sont ces histoires d'enfants et d'ados connus et inconnus qui nous ont mis à l'épreuve de l'humain. Pourtant les éducateurs n'aiment pas les psys... mais ils les fréquentent. En fait ces soigneurs ne peuvent se passer des soignants. Quand ils sont en résonance, ils déconnotent sérieusement ensemble. Ce sont les enfants alors qui les accordent. Ce sont leurs enfances passées qui les rassemblent. Les plus grandes colères de ma vie professionnelle, je les dois aux éducateurs... mes plus belles rencontres aussi. J'ai toujours ce respect et cette envie pour ce « métier impossible », du vivre avec, du faire-avec, de cette tentative continue de reconnaissance de l'enfant et de sa famille... de l'enfance.

Dans ce jeu de société, l'éduc est tantôt chef, syndicaliste, dirlo, formateur, joueur de rugby, poète, peintre, retapeur de ruines. Ce créateur d'événements, ce metteur en scène du social ne se prend jamais au sérieux, mais toujours sérieusement. Il bricole les douleurs d'enfance. En militant tempéré, il joue à la vie pour faire vivre. Ses outils sont le jeu, l'humour, la caricature, la révolte, la loi, mais aussi les fables, les légendes et les contes. Vous allez les vivre en lisant ce livre de souvenirs.

L'éduc est là, c'est une présence, un cairn, une balise qui ne fuit pas la souffrance de l'enfant. Il la joue en touche. C'est un adulte qui fait barrage aux maux d'enfance. C'est pas « pour de rire », c'est « pour de vrai » qu'il est là. C'est ce grand frère qui relie le monde des enfants au monde des adultes. Il n'est pas Œdipe, ni Narcisse, mais plutôt Prométhée, comme dirait le psy. Le métier d'éduc n'est pas sans danger. Ce travailleur du social est engagé. Il palpe le lien social ; il est à son carrefour. Il prend des risques. Il met alors le principe de précaution à la question. En ce sens, il doit être reconnu et soutenu professionnellement, politiquement, éthiquement...

Il est rarement seul, plutôt en groupe, en équipe. Ici, Jef a rassemblé les copains. Ils sont trois, pas forcément éduc... mais ensemble. Ces trois mousquetaires du social sont en fait quatre. Je me joins à eux... dans cette déclaration de fraternité.

Rémy Puyuelo

Dans ce jeu de société, l'éduc est tantôt chef, syndicaliste, dirlo, formateur, joueur de rugby, poète, peintre, retapeur de ruines. Ce créateur d'événements, ce metteur en scène du social ne se prend jamais au sérieux, mais toujours sérieusement. Il bricole les douleurs d'enfance. En militant tempéré, il joue à la vie pour faire vivre. Ses outils sont le jeu, l'humour, la caricature, la révolte, la loi, mais aussi les fables, les légendes et les contes. Vous allez les vivre en lisant ce livre de souvenirs.

L'éduc est là, c'est une présence, un cairn, une balise qui ne fuit pas la souffrance de l'enfant. Il la joue en touche. C'est un adulte qui fait barrage aux maux d'enfance. C'est pas « pour de rire », c'est « pour de vrai » qu'il est là. C'est ce grand frère qui relie le monde des enfants au monde des adultes. Il n'est pas Œdipe, ni Narcisse, mais plutôt Prométhée, comme dirait le psy. Le métier d'éduc n'est pas sans danger. Ce travailleur du social est engagé. Il palpe le lien social ; il est à son carrefour. Il prend des risques. Il met alors le principe de précaution à la question. En ce sens, il doit être reconnu et soutenu professionnellement, politiquement, éthiquement...

Il est rarement seul, plutôt en groupe, en équipe. Ici, Jef a rassemblé les copains. Ils sont trois, pas forcément éduc... mais ensemble. Ces trois mousquetaires du social sont en fait quatre. Je me joins à eux... dans cette déclaration de fraternité.

Rémy Puyuelo

Dans ce jeu de société, l'éduc est tantôt chef, syndicaliste, dirlo, formateur, joueur de rugby, poète, peintre, retapeur de ruines. Ce créateur d'événements, ce metteur en scène du social ne se prend jamais au sérieux, mais toujours sérieusement. Il bricole les douleurs d'enfance. En militant tempéré, il joue à la vie pour faire vivre. Ses outils sont le jeu, l'humour, la caricature, la révolte, la loi, mais aussi les fables, les légendes et les contes. Vous allez les vivre en lisant ce livre de souvenirs.

L'éduc est là, c'est une présence, un cairn, une balise qui ne fuit pas la souffrance de l'enfant. Il la joue en touche. C'est un adulte qui fait barrage aux maux d'enfance. C'est pas « pour de rire », c'est « pour de vrai » qu'il est là. C'est ce grand frère qui relie le monde des enfants au monde des adultes. Il n'est pas Œdipe, ni Narcisse, mais plutôt Prométhée, comme dirait le psy. Le métier d'éduc n'est pas sans danger. Ce travailleur du social est engagé. Il palpe le lien social ; il est à son carrefour. Il prend des risques. Il met alors le principe de précaution à la question. En ce sens, il doit être reconnu et soutenu professionnellement, politiquement, éthiquement...

Il est rarement seul, plutôt en groupe, en équipe. Ici, Jef a rassemblé les copains. Ils sont trois, pas forcément éduc... mais ensemble. Ces trois mousquetaires du social sont en fait quatre. Je me joins à eux... dans cette déclaration de fraternité.

Rémy Puyuelo

Dans ce jeu de société, l'éduc est tantôt chef, syndicaliste, dirlo, formateur, joueur de rugby, poète, peintre, retapeur de ruines. Ce créateur d'événements, ce metteur en scène du social ne se prend jamais au sérieux, mais toujours sérieusement. Il bricole les douleurs d'enfance. En militant tempéré, il joue à la vie pour faire vivre. Ses outils sont le jeu, l'humour, la caricature, la révolte, la loi, mais aussi les fables, les légendes et les contes. Vous allez les vivre en lisant ce livre de souvenirs.

L'éduc est là, c'est une présence, un cairn, une balise qui ne fuit pas la souffrance de l'enfant. Il la joue en touche. C'est un adulte qui fait barrage aux maux d'enfance. C'est pas « pour de rire », c'est « pour de vrai » qu'il est là. C'est ce grand frère qui relie le monde des enfants au monde des adultes. Il n'est pas Œdipe, ni Narcisse, mais plutôt Prométhée, comme dirait le psy. Le métier d'éduc n'est pas sans danger. Ce travailleur du social est engagé. Il palpe le lien social ; il est à son carrefour. Il prend des risques. Il met alors le principe de précaution à la question. En ce sens, il doit être reconnu et soutenu professionnellement, politiquement, éthiquement...

Il est rarement seul, plutôt en groupe, en équipe. Ici, Jef a rassemblé les copains. Ils sont trois, pas forcément éduc... mais ensemble. Ces trois mousquetaires du social sont en fait quatre. Je me joins à eux... dans cette déclaration de fraternité.

Rémy Puyuelo

Dans ce jeu de société, l'éduc est tantôt chef, syndicaliste, dirlo, formateur, joueur de rugby, poète, peintre, retapeur de ruines. Ce créateur d'événements, ce metteur en scène du social ne se prend jamais au sérieux, mais toujours sérieusement. Il bricole les douleurs d'enfance. En militant tempéré, il joue à la vie pour faire vivre. Ses outils sont le jeu, l'humour, la caricature, la révolte, la loi, mais aussi les fables, les légendes et les contes. Vous allez les vivre en lisant ce livre de souvenirs.

L'éduc est là, c'est une présence, un cairn, une balise qui ne fuit pas la souffrance de l'enfant. Il la joue en touche. C'est un adulte qui fait barrage aux maux d'enfance. C'est pas « pour de rire », c'est « pour de vrai » qu'il est là. C'est ce grand frère qui relie le monde des enfants au monde des adultes. Il n'est pas Œdipe, ni Narcisse, mais plutôt Prométhée, comme dirait le psy. Le métier d'éduc n'est pas sans danger. Ce travailleur du social est engagé. Il palpe le lien social ; il est à son carrefour. Il prend des risques. Il met alors le principe de précaution à la question. En ce sens, il doit être reconnu et soutenu professionnellement, politiquement, éthiquement...

Il est rarement seul, plutôt en groupe, en équipe. Ici, Jef a rassemblé les copains. Ils sont trois, pas forcément éduc... mais ensemble. Ces trois mousquetaires du social sont en fait quatre. Je me joins à eux... dans cette déclaration de fraternité.

Rémy Puyuelo

ATTENDEZ MOI...
S'ARRIVE!!!



Jip

ATTENDEZ MOI...
S'ARRIVE!!!



Jip

ATTENDEZ MOI
S'ARRIVE!!!



Jip

ATTENDEZ MOI...
S'ARRIVE!!!



Jip

ATTENDEZ MOI...
S'ARRIVE!!!



Jip

LE PREMIER QUI REMONTE EST UN PÉDÉ.

ouh... ben, ça fait 25 minutes...

t'es pas
un pédé!!!



LE PREMIER QUI REMONTE EST UN PÉDÉ.

ouh... ben, ça fait 25 minutes...

t'es pas
un pédé!!!



LE PREMIER QUI REMONTE EST UN PÉDÉ.

ouh... ben, ça fait 25 minutes...

t'es pas
un pédé!!!



LE PREMIER QUI REMONTE EST UN PÉDÉ.

ouh... ben, ça fait 25 minutes...

t'es pas
un pédé!!!



LE PREMIER QUI REMONTE EST UN PÉDÉ.

ouh... ben, ça fait 25 minutes...

t'es pas
un pédé!!!



Celui qui n'est jamais remonté



Rodolphe est mort le jour du 14 juillet. Il avait seize ans. L'âge des paris stupides.

Il y avait du soleil, des rires, des flonflons, de l'accordéon. Et il y eut une tragédie.

Et pourtant...

Le matin avait été joyeux. Ce jour-là, tous l'attendaient. Cette dizaine d'adolescents d'une institution toulousaine avait organisé une sortie le 14 juillet. Une excursion dans un petit village de la région, près d'un lac pour la baignade. Une journée de rêve en perspective pour ces gosses qui ne dépassaient guère l'horizon des banlieues.

Nous voilà donc partis, dès le matin. Tout le monde s'installe dans le minibus. On prend même soin d'ôter la pancarte : « Transport d'enfants » : un symbole qui les rattachait un peu trop à l'institution. Ainsi, ils étaient des adolescents comme les autres...

Vers midi, nous faisons un arrêt pique-nique dans une charmante bourgade. Nous nous arrêtons sous une halle aux arcades de brique rose et cassons la croûte en contemplant la charpente. Au menu, une salade niçoise géante, des brochettes de saucisses et du jus de fruit. Tout le monde se régale. Décidément, c'est le bonheur. Nous roulons encore une petite heure et nous arrivons à destination. Avant de descendre du bus, je donne mes recommandations : pas question de se baigner avant seize heures. En attendant, quartier libre.

Celui qui n'est jamais remonté



Rodolphe est mort le jour du 14 juillet. Il avait seize ans. L'âge des paris stupides.

Il y avait du soleil, des rires, des flonflons, de l'accordéon. Et il y eut une tragédie.

Et pourtant...

Le matin avait été joyeux. Ce jour-là, tous l'attendaient. Cette dizaine d'adolescents d'une institution toulousaine avait organisé une sortie le 14 juillet. Une excursion dans un petit village de la région, près d'un lac pour la baignade. Une journée de rêve en perspective pour ces gosses qui ne dépassaient guère l'horizon des banlieues.

Nous voilà donc partis, dès le matin. Tout le monde s'installe dans le minibus. On prend même soin d'ôter la pancarte : « Transport d'enfants » : un symbole qui les rattachait un peu trop à l'institution. Ainsi, ils étaient des adolescents comme les autres...

Vers midi, nous faisons un arrêt pique-nique dans une charmante bourgade. Nous nous arrêtons sous une halle aux arcades de brique rose et cassons la croûte en contemplant la charpente. Au menu, une salade niçoise géante, des brochettes de saucisses et du jus de fruit. Tout le monde se régale. Décidément, c'est le bonheur. Nous roulons encore une petite heure et nous arrivons à destination. Avant de descendre du bus, je donne mes recommandations : pas question de se baigner avant seize heures. En attendant, quartier libre.

Celui qui n'est jamais remonté



Rodolphe est mort le jour du 14 juillet. Il avait seize ans. L'âge des paris stupides.

Il y avait du soleil, des rires, des flonflons, de l'accordéon. Et il y eut une tragédie.

Et pourtant...

Le matin avait été joyeux. Ce jour-là, tous l'attendaient. Cette dizaine d'adolescents d'une institution toulousaine avait organisé une sortie le 14 juillet. Une excursion dans un petit village de la région, près d'un lac pour la baignade. Une journée de rêve en perspective pour ces gosses qui ne dépassaient guère l'horizon des banlieues.

Nous voilà donc partis, dès le matin. Tout le monde s'installe dans le minibus. On prend même soin d'ôter la pancarte : « Transport d'enfants » : un symbole qui les rattachait un peu trop à l'institution. Ainsi, ils étaient des adolescents comme les autres...

Vers midi, nous faisons un arrêt pique-nique dans une charmante bourgade. Nous nous arrêtons sous une halle aux arcades de brique rose et cassons la croûte en contemplant la charpente. Au menu, une salade niçoise géante, des brochettes de saucisses et du jus de fruit. Tout le monde se régale. Décidément, c'est le bonheur. Nous roulons encore une petite heure et nous arrivons à destination. Avant de descendre du bus, je donne mes recommandations : pas question de se baigner avant seize heures. En attendant, quartier libre.

Celui qui n'est jamais remonté



Rodolphe est mort le jour du 14 juillet. Il avait seize ans. L'âge des paris stupides.

Il y avait du soleil, des rires, des flonflons, de l'accordéon. Et il y eut une tragédie.

Et pourtant...

Le matin avait été joyeux. Ce jour-là, tous l'attendaient. Cette dizaine d'adolescents d'une institution toulousaine avait organisé une sortie le 14 juillet. Une excursion dans un petit village de la région, près d'un lac pour la baignade. Une journée de rêve en perspective pour ces gosses qui ne dépassaient guère l'horizon des banlieues.

Nous voilà donc partis, dès le matin. Tout le monde s'installe dans le minibus. On prend même soin d'ôter la pancarte : « Transport d'enfants » : un symbole qui les rattachait un peu trop à l'institution. Ainsi, ils étaient des adolescents comme les autres...

Vers midi, nous faisons un arrêt pique-nique dans une charmante bourgade. Nous nous arrêtons sous une halle aux arcades de brique rose et cassons la croûte en contemplant la charpente. Au menu, une salade niçoise géante, des brochettes de saucisses et du jus de fruit. Tout le monde se régale. Décidément, c'est le bonheur. Nous roulons encore une petite heure et nous arrivons à destination. Avant de descendre du bus, je donne mes recommandations : pas question de se baigner avant seize heures. En attendant, quartier libre.

Celui qui n'est jamais remonté



Rodolphe est mort le jour du 14 juillet. Il avait seize ans. L'âge des paris stupides.

Il y avait du soleil, des rires, des flonflons, de l'accordéon. Et il y eut une tragédie.

Et pourtant...

Le matin avait été joyeux. Ce jour-là, tous l'attendaient. Cette dizaine d'adolescents d'une institution toulousaine avait organisé une sortie le 14 juillet. Une excursion dans un petit village de la région, près d'un lac pour la baignade. Une journée de rêve en perspective pour ces gosses qui ne dépassaient guère l'horizon des banlieues.

Nous voilà donc partis, dès le matin. Tout le monde s'installe dans le minibus. On prend même soin d'ôter la pancarte : « Transport d'enfants » : un symbole qui les rattachait un peu trop à l'institution. Ainsi, ils étaient des adolescents comme les autres...

Vers midi, nous faisons un arrêt pique-nique dans une charmante bourgade. Nous nous arrêtons sous une halle aux arcades de brique rose et cassons la croûte en contemplant la charpente. Au menu, une salade niçoise géante, des brochettes de saucisses et du jus de fruit. Tout le monde se régale. Décidément, c'est le bonheur. Nous roulons encore une petite heure et nous arrivons à destination. Avant de descendre du bus, je donne mes recommandations : pas question de se baigner avant seize heures. En attendant, quartier libre.

Sur place, il y a déjà beaucoup, beaucoup de monde. La fête s'installe. Le soleil, écrasant, réchauffe le petit lac. Des voiliers glissent sur l'eau, des pédalos clapotent sur l'onde, quelques baigneurs pataugent. Tout autour, sur l'herbe, il y a des enfants, des jeunes, des vieux. On joue aux boules, on mijote des merguez, on taquine le goujon, on papote à la buvette. Sur une estrade, un orchestre s'accorde.

Comme des fusées, les gamins sortent du minibus. Les uns se précipitent vers les friandises des marchands, d'autres vers l'orchestre, d'autres encore vers le lac.

Difficile de garder un œil sur tout ce petit monde. Enfin, j'essaie. Je passe de l'un à l'autre, rapelant la consigne : pas de baignade avant seize heures. On se retrouvera tous pour le bain.

Quatre d'entre eux veulent faire du pédalo. Bon. Mieux vaut surveiller la manœuvre de près. Je m'embarque avec eux sur un esquif. Et bien sûr, on organise une petite course...

Pendant ce temps, et à mon insu, Rodolphe et Rémi, que je croyais en train d'écouter l'orchestre, décident d'aller se baigner. Malgré mon interdiction, ils se mettent en maillot de bain et se lancent un défi : chiche qu'on saute du plongeur !

Il y a en effet un petit plongeur qui surplombe le lac. Les baigneurs y défilent sans arrêt, en faisant de gros ploufs. Tout autour, on ne voit que des têtes, tant les nageurs sont nombreux.

Rodolphe et Rémi sont sur la planche. Un, deux, trois. Ils sautent.

Lorsque Rémi revient à la surface, il ne voit pas Rodolphe.

« Il doit se cacher », pense-t-il.

Alors, Rémi cherche. Mais l'eau d'un lac n'a pas la limpidité de celle d'une piscine. Elle est sombre et verte. Rémi ne trouve rien et pense que Rodolphe a dû sortir de l'eau pour aller se cacher ailleurs. Il fait un petit tour sur la berge, derrière l'orchestre, près de la buvette.

Il commence à paniquer. Il m'appelle, me lance des signes depuis la berge. Je quitte dare-dare mon pédalo et donne l'alerte. Le maître-nageur saute et cherche. Sur la rive, c'est soudain le silence... Deux heures se passent. Épouvantables. Lorsque sous le plongeur, vient affleurer le corps de Rodolphe. Il est mort, noyé.

Sauveteurs, pompiers, gendarmes, il n'y a plus rien à faire. La fête tourne à l'horreur. Crises de larmes, cascades de pleurs. Tout est fichu. On s'enfourne dans le minibus, et l'on s'enfuit. Retour

Sur place, il y a déjà beaucoup, beaucoup de monde. La fête s'installe. Le soleil, écrasant, réchauffe le petit lac. Des voiliers glissent sur l'eau, des pédalos clapotent sur l'onde, quelques baigneurs pataugent. Tout autour, sur l'herbe, il y a des enfants, des jeunes, des vieux. On joue aux boules, on mijote des merguez, on taquine le goujon, on papote à la buvette. Sur une estrade, un orchestre s'accorde.

Comme des fusées, les gamins sortent du minibus. Les uns se précipitent vers les friandises des marchands, d'autres vers l'orchestre, d'autres encore vers le lac.

Difficile de garder un œil sur tout ce petit monde. Enfin, j'essaie. Je passe de l'un à l'autre, rapelant la consigne : pas de baignade avant seize heures. On se retrouvera tous pour le bain.

Quatre d'entre eux veulent faire du pédalo. Bon. Mieux vaut surveiller la manœuvre de près. Je m'embarque avec eux sur un esquif. Et bien sûr, on organise une petite course...

Pendant ce temps, et à mon insu, Rodolphe et Rémi, que je croyais en train d'écouter l'orchestre, décident d'aller se baigner. Malgré mon interdiction, ils se mettent en maillot de bain et se lancent un défi : chiche qu'on saute du plongeur !

Il y a en effet un petit plongeur qui surplombe le lac. Les baigneurs y défilent sans arrêt, en faisant de gros ploufs. Tout autour, on ne voit que des têtes, tant les nageurs sont nombreux.

Rodolphe et Rémi sont sur la planche. Un, deux, trois. Ils sautent.

Lorsque Rémi revient à la surface, il ne voit pas Rodolphe.

« Il doit se cacher », pense-t-il.

Alors, Rémi cherche. Mais l'eau d'un lac n'a pas la limpidité de celle d'une piscine. Elle est sombre et verte. Rémi ne trouve rien et pense que Rodolphe a dû sortir de l'eau pour aller se cacher ailleurs. Il fait un petit tour sur la berge, derrière l'orchestre, près de la buvette.

Il commence à paniquer. Il m'appelle, me lance des signes depuis la berge. Je quitte dare-dare mon pédalo et donne l'alerte. Le maître-nageur saute et cherche. Sur la rive, c'est soudain le silence... Deux heures se passent. Épouvantables. Lorsque sous le plongeur, vient affleurer le corps de Rodolphe. Il est mort, noyé.

Sauveteurs, pompiers, gendarmes, il n'y a plus rien à faire. La fête tourne à l'horreur. Crises de larmes, cascades de pleurs. Tout est fichu. On s'enfourne dans le minibus, et l'on s'enfuit. Retour

Sur place, il y a déjà beaucoup, beaucoup de monde. La fête s'installe. Le soleil, écrasant, réchauffe le petit lac. Des voiliers glissent sur l'eau, des pédalos clapotent sur l'onde, quelques baigneurs pataugent. Tout autour, sur l'herbe, il y a des enfants, des jeunes, des vieux. On joue aux boules, on mijote des merguez, on taquine le goujon, on papote à la buvette. Sur une estrade, un orchestre s'accorde.

Comme des fusées, les gamins sortent du minibus. Les uns se précipitent vers les friandises des marchands, d'autres vers l'orchestre, d'autres encore vers le lac.

Difficile de garder un œil sur tout ce petit monde. Enfin, j'essaie. Je passe de l'un à l'autre, rapelant la consigne : pas de baignade avant seize heures. On se retrouvera tous pour le bain.

Quatre d'entre eux veulent faire du pédalo. Bon. Mieux vaut surveiller la manœuvre de près. Je m'embarque avec eux sur un esquif. Et bien sûr, on organise une petite course...

Pendant ce temps, et à mon insu, Rodolphe et Rémi, que je croyais en train d'écouter l'orchestre, décident d'aller se baigner. Malgré mon interdiction, ils se mettent en maillot de bain et se lancent un défi : chiche qu'on saute du plongeur !

Il y a en effet un petit plongeur qui surplombe le lac. Les baigneurs y défilent sans arrêt, en faisant de gros ploufs. Tout autour, on ne voit que des têtes, tant les nageurs sont nombreux.

Rodolphe et Rémi sont sur la planche. Un, deux, trois. Ils sautent.

Lorsque Rémi revient à la surface, il ne voit pas Rodolphe.

« Il doit se cacher », pense-t-il.

Alors, Rémi cherche. Mais l'eau d'un lac n'a pas la limpidité de celle d'une piscine. Elle est sombre et verte. Rémi ne trouve rien et pense que Rodolphe a dû sortir de l'eau pour aller se cacher ailleurs. Il fait un petit tour sur la berge, derrière l'orchestre, près de la buvette.

Il commence à paniquer. Il m'appelle, me lance des signes depuis la berge. Je quitte dare-dare mon pédalo et donne l'alerte. Le maître-nageur saute et cherche. Sur la rive, c'est soudain le silence... Deux heures se passent. Épouvantables. Lorsque sous le plongeur, vient affleurer le corps de Rodolphe. Il est mort, noyé.

Sauveteurs, pompiers, gendarmes, il n'y a plus rien à faire. La fête tourne à l'horreur. Crises de larmes, cascades de pleurs. Tout est fichu. On s'enfourne dans le minibus, et l'on s'enfuit. Retour

Sur place, il y a déjà beaucoup, beaucoup de monde. La fête s'installe. Le soleil, écrasant, réchauffe le petit lac. Des voiliers glissent sur l'eau, des pédalos clapotent sur l'onde, quelques baigneurs pataugent. Tout autour, sur l'herbe, il y a des enfants, des jeunes, des vieux. On joue aux boules, on mijote des merguez, on taquine le goujon, on papote à la buvette. Sur une estrade, un orchestre s'accorde.

Comme des fusées, les gamins sortent du minibus. Les uns se précipitent vers les friandises des marchands, d'autres vers l'orchestre, d'autres encore vers le lac.

Difficile de garder un œil sur tout ce petit monde. Enfin, j'essaie. Je passe de l'un à l'autre, rapelant la consigne : pas de baignade avant seize heures. On se retrouvera tous pour le bain.

Quatre d'entre eux veulent faire du pédalo. Bon. Mieux vaut surveiller la manœuvre de près. Je m'embarque avec eux sur un esquif. Et bien sûr, on organise une petite course...

Pendant ce temps, et à mon insu, Rodolphe et Rémi, que je croyais en train d'écouter l'orchestre, décident d'aller se baigner. Malgré mon interdiction, ils se mettent en maillot de bain et se lancent un défi : chiche qu'on saute du plongeur !

Il y a en effet un petit plongeur qui surplombe le lac. Les baigneurs y défilent sans arrêt, en faisant de gros ploufs. Tout autour, on ne voit que des têtes, tant les nageurs sont nombreux.

Rodolphe et Rémi sont sur la planche. Un, deux, trois. Ils sautent.

Lorsque Rémi revient à la surface, il ne voit pas Rodolphe.

« Il doit se cacher », pense-t-il.

Alors, Rémi cherche. Mais l'eau d'un lac n'a pas la limpidité de celle d'une piscine. Elle est sombre et verte. Rémi ne trouve rien et pense que Rodolphe a dû sortir de l'eau pour aller se cacher ailleurs. Il fait un petit tour sur la berge, derrière l'orchestre, près de la buvette.

Il commence à paniquer. Il m'appelle, me lance des signes depuis la berge. Je quitte dare-dare mon pédalo et donne l'alerte. Le maître-nageur saute et cherche. Sur la rive, c'est soudain le silence... Deux heures se passent. Épouvantables. Lorsque sous le plongeur, vient affleurer le corps de Rodolphe. Il est mort, noyé.

Sauveteurs, pompiers, gendarmes, il n'y a plus rien à faire. La fête tourne à l'horreur. Crises de larmes, cascades de pleurs. Tout est fichu. On s'enfourne dans le minibus, et l'on s'enfuit. Retour

Sur place, il y a déjà beaucoup, beaucoup de monde. La fête s'installe. Le soleil, écrasant, réchauffe le petit lac. Des voiliers glissent sur l'eau, des pédalos clapotent sur l'onde, quelques baigneurs pataugent. Tout autour, sur l'herbe, il y a des enfants, des jeunes, des vieux. On joue aux boules, on mijote des merguez, on taquine le goujon, on papote à la buvette. Sur une estrade, un orchestre s'accorde.

Comme des fusées, les gamins sortent du minibus. Les uns se précipitent vers les friandises des marchands, d'autres vers l'orchestre, d'autres encore vers le lac.

Difficile de garder un œil sur tout ce petit monde. Enfin, j'essaie. Je passe de l'un à l'autre, rapelant la consigne : pas de baignade avant seize heures. On se retrouvera tous pour le bain.

Quatre d'entre eux veulent faire du pédalo. Bon. Mieux vaut surveiller la manœuvre de près. Je m'embarque avec eux sur un esquif. Et bien sûr, on organise une petite course...

Pendant ce temps, et à mon insu, Rodolphe et Rémi, que je croyais en train d'écouter l'orchestre, décident d'aller se baigner. Malgré mon interdiction, ils se mettent en maillot de bain et se lancent un défi : chiche qu'on saute du plongeur !

Il y a en effet un petit plongeur qui surplombe le lac. Les baigneurs y défilent sans arrêt, en faisant de gros ploufs. Tout autour, on ne voit que des têtes, tant les nageurs sont nombreux.

Rodolphe et Rémi sont sur la planche. Un, deux, trois. Ils sautent.

Lorsque Rémi revient à la surface, il ne voit pas Rodolphe.

« Il doit se cacher », pense-t-il.

Alors, Rémi cherche. Mais l'eau d'un lac n'a pas la limpidité de celle d'une piscine. Elle est sombre et verte. Rémi ne trouve rien et pense que Rodolphe a dû sortir de l'eau pour aller se cacher ailleurs. Il fait un petit tour sur la berge, derrière l'orchestre, près de la buvette.

Il commence à paniquer. Il m'appelle, me lance des signes depuis la berge. Je quitte dare-dare mon pédalo et donne l'alerte. Le maître-nageur saute et cherche. Sur la rive, c'est soudain le silence... Deux heures se passent. Épouvantables. Lorsque sous le plongeur, vient affleurer le corps de Rodolphe. Il est mort, noyé.

Sauveteurs, pompiers, gendarmes, il n'y a plus rien à faire. La fête tourne à l'horreur. Crises de larmes, cascades de pleurs. Tout est fichu. On s'enfourne dans le minibus, et l'on s'enfuit. Retour

lugubre. Une fois dans les murs de l'institution, deux adolescents fuguent. Ils reviendront trois jours après et me raconteront que sous la halle, à midi, Rémy et Rodolphe avaient fait un autre pari. Qui finirait la salade niçoise ? Cette salade géante, épaisse, énorme.

Et Rodolphe avait gagné.



lugubre. Une fois dans les murs de l'institution, deux adolescents fuguent. Ils reviendront trois jours après et me raconteront que sous la halle, à midi, Rémy et Rodolphe avaient fait un autre pari. Qui finirait la salade niçoise ? Cette salade géante, épaisse, énorme.

Et Rodolphe avait gagné.



lugubre. Une fois dans les murs de l'institution, deux adolescents fuguent. Ils reviendront trois jours après et me raconteront que sous la halle, à midi, Rémy et Rodolphe avaient fait un autre pari. Qui finirait la salade niçoise ? Cette salade géante, épaisse, énorme.

Et Rodolphe avait gagné.



lugubre. Une fois dans les murs de l'institution, deux adolescents fuguent. Ils reviendront trois jours après et me raconteront que sous la halle, à midi, Rémy et Rodolphe avaient fait un autre pari. Qui finirait la salade niçoise ? Cette salade géante, épaisse, énorme.

Et Rodolphe avait gagné.



lugubre. Une fois dans les murs de l'institution, deux adolescents fuguent. Ils reviendront trois jours après et me raconteront que sous la halle, à midi, Rémy et Rodolphe avaient fait un autre pari. Qui finirait la salade niçoise ? Cette salade géante, épaisse, énorme.

Et Rodolphe avait gagné.



Le coup du lapin



Une magnifique collection de chapeaux. De très beaux chapeaux des années 1930. Et des livres reliés, superbes. Une série datant du XIX^e siècle... Ah, pour sûr, de tels articles auraient rapporté gros. Cela aurait été un plaisir de reverser une belle somme à Amnesty International. Seulement, je sentais bien qu'il y avait un hic. Je ne voyais pas comment ce petit gamin d'une dizaine d'années, rejeton d'une grande famille du voyage, pouvait disposer de tels trésors. Comment ces précieuses reliques avaient atterri dans d'improbables caravanes surgissant périodiquement sur des périphéries incertaines..

Ou plutôt si, je le voyais trop bien...

Ce gosse s'appelait Lapin. Un surnom, évidemment. Mais qui lui allait comme une peau de lapin. Insaissable. Le juge des enfants m'avait demandé de le prendre en charge, et il m'a fallu beaucoup de patience pour l'attraper. À jouer au jeu de piste dans les roulottes, à cache-cache dans les campements, pour pouvoir enfin lui mettre la main au collet...

Ensuite, il s'est vite laissé apprivoiser. Je lui proposais des activités. Il aimait bien cela. J'essayais de lui inculquer les rudiments de la vie en société. De lui faire prendre conscience de quelque chose qui lui paraissait lointain et mystérieux : la Loi.

Comment l'impliquer davantage ? Comment lui donner le sentiment de rendre service à la société ? Comme à beaucoup d'enfants suivis par l'association, je lui proposais de participer au vide-grenier en faveur d'Amnesty International.

Le coup du lapin



Une magnifique collection de chapeaux. De très beaux chapeaux des années 1930. Et des livres reliés, superbes. Une série datant du XIX^e siècle... Ah, pour sûr, de tels articles auraient rapporté gros. Cela aurait été un plaisir de reverser une belle somme à Amnesty International. Seulement, je sentais bien qu'il y avait un hic. Je ne voyais pas comment ce petit gamin d'une dizaine d'années, rejeton d'une grande famille du voyage, pouvait disposer de tels trésors. Comment ces précieuses reliques avaient atterri dans d'improbables caravanes surgissant périodiquement sur des périphéries incertaines..

Ou plutôt si, je le voyais trop bien...

Ce gosse s'appelait Lapin. Un surnom, évidemment. Mais qui lui allait comme une peau de lapin. Insaissable. Le juge des enfants m'avait demandé de le prendre en charge, et il m'a fallu beaucoup de patience pour l'attraper. À jouer au jeu de piste dans les roulottes, à cache-cache dans les campements, pour pouvoir enfin lui mettre la main au collet...

Ensuite, il s'est vite laissé apprivoiser. Je lui proposais des activités. Il aimait bien cela. J'essayais de lui inculquer les rudiments de la vie en société. De lui faire prendre conscience de quelque chose qui lui paraissait lointain et mystérieux : la Loi.

Comment l'impliquer davantage ? Comment lui donner le sentiment de rendre service à la société ? Comme à beaucoup d'enfants suivis par l'association, je lui proposais de participer au vide-grenier en faveur d'Amnesty International.

Le coup du lapin



Une magnifique collection de chapeaux. De très beaux chapeaux des années 1930. Et des livres reliés, superbes. Une série datant du XIX^e siècle... Ah, pour sûr, de tels articles auraient rapporté gros. Cela aurait été un plaisir de reverser une belle somme à Amnesty International. Seulement, je sentais bien qu'il y avait un hic. Je ne voyais pas comment ce petit gamin d'une dizaine d'années, rejeton d'une grande famille du voyage, pouvait disposer de tels trésors. Comment ces précieuses reliques avaient atterri dans d'improbables caravanes surgissant périodiquement sur des périphéries incertaines..

Ou plutôt si, je le voyais trop bien...

Ce gosse s'appelait Lapin. Un surnom, évidemment. Mais qui lui allait comme une peau de lapin. Insaissable. Le juge des enfants m'avait demandé de le prendre en charge, et il m'a fallu beaucoup de patience pour l'attraper. À jouer au jeu de piste dans les roulottes, à cache-cache dans les campements, pour pouvoir enfin lui mettre la main au collet...

Ensuite, il s'est vite laissé apprivoiser. Je lui proposais des activités. Il aimait bien cela. J'essayais de lui inculquer les rudiments de la vie en société. De lui faire prendre conscience de quelque chose qui lui paraissait lointain et mystérieux : la Loi.

Comment l'impliquer davantage ? Comment lui donner le sentiment de rendre service à la société ? Comme à beaucoup d'enfants suivis par l'association, je lui proposais de participer au vide-grenier en faveur d'Amnesty International.

Le coup du lapin



Une magnifique collection de chapeaux. De très beaux chapeaux des années 1930. Et des livres reliés, superbes. Une série datant du XIX^e siècle... Ah, pour sûr, de tels articles auraient rapporté gros. Cela aurait été un plaisir de reverser une belle somme à Amnesty International. Seulement, je sentais bien qu'il y avait un hic. Je ne voyais pas comment ce petit gamin d'une dizaine d'années, rejeton d'une grande famille du voyage, pouvait disposer de tels trésors. Comment ces précieuses reliques avaient atterri dans d'improbables caravanes surgissant périodiquement sur des périphéries incertaines..

Ou plutôt si, je le voyais trop bien...

Ce gosse s'appelait Lapin. Un surnom, évidemment. Mais qui lui allait comme une peau de lapin. Insaissable. Le juge des enfants m'avait demandé de le prendre en charge, et il m'a fallu beaucoup de patience pour l'attraper. À jouer au jeu de piste dans les roulettes, à cache-cache dans les campements, pour pouvoir enfin lui mettre la main au collet...

Ensuite, il s'est vite laissé apprivoiser. Je lui proposais des activités. Il aimait bien cela. J'essayais de lui inculquer les rudiments de la vie en société. De lui faire prendre conscience de quelque chose qui lui paraissait lointain et mystérieux : la Loi.

Comment l'impliquer davantage ? Comment lui donner le sentiment de rendre service à la société ? Comme à beaucoup d'enfants suivis par l'association, je lui proposais de participer au vide-grenier en faveur d'Amnesty International.

Le coup du lapin



Une magnifique collection de chapeaux. De très beaux chapeaux des années 1930. Et des livres reliés, superbes. Une série datant du XIX^e siècle... Ah, pour sûr, de tels articles auraient rapporté gros. Cela aurait été un plaisir de reverser une belle somme à Amnesty International. Seulement, je sentais bien qu'il y avait un hic. Je ne voyais pas comment ce petit gamin d'une dizaine d'années, rejeton d'une grande famille du voyage, pouvait disposer de tels trésors. Comment ces précieuses reliques avaient atterri dans d'improbables caravanes surgissant périodiquement sur des périphéries incertaines..

Ou plutôt si, je le voyais trop bien...

Ce gosse s'appelait Lapin. Un surnom, évidemment. Mais qui lui allait comme une peau de lapin. Insaisissable. Le juge des enfants m'avait demandé de le prendre en charge, et il m'a fallu beaucoup de patience pour l'attraper. À jouer au jeu de piste dans les roulottes, à cache-cache dans les campements, pour pouvoir enfin lui mettre la main au collet...

Ensuite, il s'est vite laissé apprivoiser. Je lui proposais des activités. Il aimait bien cela. J'essayais de lui inculquer les rudiments de la vie en société. De lui faire prendre conscience de quelque chose qui lui paraissait lointain et mystérieux : la Loi.

Comment l'impliquer davantage ? Comment lui donner le sentiment de rendre service à la société ? Comme à beaucoup d'enfants suivis par l'association, je lui proposais de participer au vide-grenier en faveur d'Amnesty International.

BON... LAPIN...
TU AS LA LISTE
DES COMMISSIONS?

TOUT EST
LÀ!

- UNE COMMODE LOUIS XV
- UN BUFFET EMPIRE
- UNE DESSERTE NAPOLEON
- UN SECRETAIRE LOUIS PHILIPPE

ET UNE C.X
JACQUES CHIRAC!

Jihlo

BON... LAPIN...
TU AS LA LISTE
DES COMMISSIONS?

TOUT EST
LÀ!

- UNE COMMODE LOUIS XV.
- UN BUFFET EMPIRE
- UNE DESSERTE NAPOLEON
- UN SECRETAIRE LOUIS PHILIPPE

ET UNE C.X
JACQUES CHIRAC!



BON... LAPIN...
TU AS LA LISTE
DES COMMISSIONS?

TOUT EST
LÀ!

- UNE COMMODE LOUIS XV.
- UN BUFFET EMPIRE
- UNE DESSERTE NAPOLEON
- UN SECRETAIRE LOUIS PHILIPPE

ET UNE C.X
JACQUES CHIRAC!

Jiko

BON... LAPIN...
TU AS LA LISTE
DES COMMISSIONS?

TOUT EST
LÀ!

- UNE COMMODE LOUIS XV.
- UN BUFFET EMPIRE
- UNE DESSERTE NAPOLEON
- UN SECRETAIRE LOUIS PHILIPPE

ET UNE C.X
JACQUES CHIRAC!



BON... LAPIN...
TU AS LA LISTE
DES COMMISSIONS?

TOUT EST
LÀ!

- UNE COMMODE LOUIS XV.
- UN BUFFET EMPIRE
- UNE DESSERTE NAPOLEON
- UN SECRETAIRE LOUIS PHILIPPE

ET UNE C.X
JACQUES CHIRAC!



Un vide-grenier ? Sortir des vieilleries d'un côté, et recevoir de l'argent de l'autre ? L'idée lui a tout de suite plu. Cela ressemblait à ce qu'il vivait chez lui. Du cuivre et de la ferraille qu'on récupère par-ci, pour la revendre par-là. Du business, quoi !

Plus difficile a été de lui expliquer que l'argent n'irait pas dans sa poche, mais dans celle de l'association. Qui s'occupe de prisonniers politiques à travers le monde. Prisonniers politiques...

Mais bon, finalement, Lapin a décidé qu'il nous aiderait. Voilà comment les cartons à chapeaux et la collection en cuir reliée ont débarqué un beau matin sur nous étagères.

Malaise !

Il m'a fallu rapporter tout cela à la famille. De peur que le propriétaire légitime ne fasse un scandale : je vois mal comment Amnesty aurait pu amnistier des cambrioleurs...

La famille de Lapin n'a pas bien pris la chose. Vexés, qu'ils étaient, les oncles, les cousins et les frangins qui avaient dégoté ce qu'il y avait de mieux pour faire plaisir au petit Lapin. Moi, j'ai eu la soupe à la grimace, avec les épines du hérisson. Vraiment, ces deux univers avaient du mal à se comprendre... Décidément, j'étais et je resterai un gadjo...

Petit à petit, j'ai compris d'autres choses. Pourquoi il était si difficile de rencontrer mon protégé. Pourquoi il me répétait sans arrêt : « Nous n'avons pas la même loi. »

Lapin n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les belles demeures endormies, les châteaux assoupis, les manoirs délaissés pendant l'hiver. S'il y avait le moindre petit trou, Lapin s'y infiltrait. Et là, il inventoriait. Avec un œil aussi exercé que le plus fin des commissaires-priseurs, ils savait repérer telle commode Louis XV, tel bureau Empire, tel service en argent, telle porcelaine précieuse, tel vase chinois. Pas de petit carnet, pour ce jeune analphabète. Juste une mémoire d'éléphant. Un scanner qui se mettait en route dès qu'il était dans la place. Il ressortait en laissant le moins de traces possibles de son passage. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, en fonction des « commandes » reçues, ses grands frères, ses oncles et ses cousins se chargeaient du gros boulot.

Lui, il était le lapin chasseur.

Un vide-grenier ? Sortir des vieilleries d'un côté, et recevoir de l'argent de l'autre ? L'idée lui a tout de suite plu. Cela ressemblait à ce qu'il vivait chez lui. Du cuivre et de la ferraille qu'on récupère par-ci, pour la revendre par-là. Du business, quoi !

Plus difficile a été de lui expliquer que l'argent n'irait pas dans sa poche, mais dans celle de l'association. Qui s'occupe de prisonniers politiques à travers le monde. Prisonniers politiques...

Mais bon, finalement, Lapin a décidé qu'il nous aiderait. Voilà comment les cartons à chapeaux et la collection en cuir reliée ont débarqué un beau matin sur nous étagères.

Malaise !

Il m'a fallu rapporter tout cela à la famille. De peur que le propriétaire légitime ne fasse un scandale : je vois mal comment Amnesty aurait pu amnistier des cambrioleurs...

La famille de Lapin n'a pas bien pris la chose. Vexés, qu'ils étaient, les oncles, les cousins et les frangins qui avaient dégoté ce qu'il y avait de mieux pour faire plaisir au petit Lapin. Moi, j'ai eu la soupe à la grimace, avec les épines du hérisson. Vraiment, ces deux univers avaient du mal à se comprendre... Décidément, j'étais et je resterai un gadjo...

Petit à petit, j'ai compris d'autres choses. Pourquoi il était si difficile de rencontrer mon protégé. Pourquoi il me répétait sans arrêt : « Nous n'avons pas la même loi. »

Lapin n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les belles demeures endormies, les châteaux assoupis, les manoirs délaissés pendant l'hiver. S'il y avait le moindre petit trou, Lapin s'y infiltrait. Et là, il inventoriait. Avec un œil aussi exercé que le plus fin des commissaires-priseurs, ils savait repérer telle commode Louis XV, tel bureau Empire, tel service en argent, telle porcelaine précieuse, tel vase chinois. Pas de petit carnet, pour ce jeune analphabète. Juste une mémoire d'éléphant. Un scanner qui se mettait en route dès qu'il était dans la place. Il ressortait en laissant le moins de traces possibles de son passage. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, en fonction des « commandes » reçues, ses grands frères, ses oncles et ses cousins se chargeaient du gros boulot.

Lui, il était le lapin chasseur.

Un vide-grenier ? Sortir des vieilleries d'un côté, et recevoir de l'argent de l'autre ? L'idée lui a tout de suite plu. Cela ressemblait à ce qu'il vivait chez lui. Du cuivre et de la ferraille qu'on récupère par-ci, pour la revendre par-là. Du business, quoi !

Plus difficile a été de lui expliquer que l'argent n'irait pas dans sa poche, mais dans celle de l'association. Qui s'occupe de prisonniers politiques à travers le monde. Prisonniers politiques...

Mais bon, finalement, Lapin a décidé qu'il nous aiderait. Voilà comment les cartons à chapeaux et la collection en cuir reliée ont débarqué un beau matin sur nous étagères.

Malaise !

Il m'a fallu rapporter tout cela à la famille. De peur que le propriétaire légitime ne fasse un scandale : je vois mal comment Amnesty aurait pu amnistier des cambrioleurs...

La famille de Lapin n'a pas bien pris la chose. Vexés, qu'ils étaient, les oncles, les cousins et les frangins qui avaient dégoté ce qu'il y avait de mieux pour faire plaisir au petit Lapin. Moi, j'ai eu la soupe à la grimace, avec les épines du hérisson. Vraiment, ces deux univers avaient du mal à se comprendre... Décidément, j'étais et je resterai un gadjo...

Petit à petit, j'ai compris d'autres choses. Pourquoi il était si difficile de rencontrer mon protégé. Pourquoi il me répétait sans arrêt : « Nous n'avons pas la même loi. »

Lapin n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les belles demeures endormies, les châteaux assoupis, les manoirs délaissés pendant l'hiver. S'il y avait le moindre petit trou, Lapin s'y infiltrait. Et là, il inventoriait. Avec un œil aussi exercé que le plus fin des commissaires-priseurs, ils savait repérer telle commode Louis XV, tel bureau Empire, tel service en argent, telle porcelaine précieuse, tel vase chinois. Pas de petit carnet, pour ce jeune analphabète. Juste une mémoire d'éléphant. Un scanner qui se mettait en route dès qu'il était dans la place. Il ressortait en laissant le moins de traces possibles de son passage. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, en fonction des « commandes » reçues, ses grands frères, ses oncles et ses cousins se chargeaient du gros boulot.

Lui, il était le lapin chasseur.

Un vide-grenier ? Sortir des vieilleries d'un côté, et recevoir de l'argent de l'autre ? L'idée lui a tout de suite plu. Cela ressemblait à ce qu'il vivait chez lui. Du cuivre et de la ferraille qu'on récupère par-ci, pour la revendre par-là. Du business, quoi !

Plus difficile a été de lui expliquer que l'argent n'irait pas dans sa poche, mais dans celle de l'association. Qui s'occupe de prisonniers politiques à travers le monde. Prisonniers politiques...

Mais bon, finalement, Lapin a décidé qu'il nous aiderait. Voilà comment les cartons à chapeaux et la collection en cuir reliée ont débarqué un beau matin sur nous étagères.

Malaise !

Il m'a fallu rapporter tout cela à la famille. De peur que le propriétaire légitime ne fasse un scandale : je vois mal comment Amnesty aurait pu amnistier des cambrioleurs...

La famille de Lapin n'a pas bien pris la chose. Vexés, qu'ils étaient, les oncles, les cousins et les frangins qui avaient dégoté ce qu'il y avait de mieux pour faire plaisir au petit Lapin. Moi, j'ai eu la soupe à la grimace, avec les épines du hérisson. Vraiment, ces deux univers avaient du mal à se comprendre... Décidément, j'étais et je resterai un gadjo...

Petit à petit, j'ai compris d'autres choses. Pourquoi il était si difficile de rencontrer mon protégé. Pourquoi il me répétait sans arrêt : « Nous n'avons pas la même loi. »

Lapin n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les belles demeures endormies, les châteaux assoupis, les manoirs délaissés pendant l'hiver. S'il y avait le moindre petit trou, Lapin s'y infiltrait. Et là, il inventoriait. Avec un œil aussi exercé que le plus fin des commissaires-priseurs, ils savait repérer telle commode Louis XV, tel bureau Empire, tel service en argent, telle porcelaine précieuse, tel vase chinois. Pas de petit carnet, pour ce jeune analphabète. Juste une mémoire d'éléphant. Un scanner qui se mettait en route dès qu'il était dans la place. Il ressortait en laissant le moins de traces possibles de son passage. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, en fonction des « commandes » reçues, ses grands frères, ses oncles et ses cousins se chargeaient du gros boulot.

Lui, il était le lapin chasseur.

Un vide-grenier ? Sortir des vieilleries d'un côté, et recevoir de l'argent de l'autre ? L'idée lui a tout de suite plu. Cela ressemblait à ce qu'il vivait chez lui. Du cuivre et de la ferraille qu'on récupère par-ci, pour la revendre par-là. Du business, quoi !

Plus difficile a été de lui expliquer que l'argent n'irait pas dans sa poche, mais dans celle de l'association. Qui s'occupe de prisonniers politiques à travers le monde. Prisonniers politiques...

Mais bon, finalement, Lapin a décidé qu'il nous aiderait. Voilà comment les cartons à chapeaux et la collection en cuir reliée ont débarqué un beau matin sur nous étagères.

Malaise !

Il m'a fallu rapporter tout cela à la famille. De peur que le propriétaire légitime ne fasse un scandale : je vois mal comment Amnesty aurait pu amnistier des cambrioleurs...

La famille de Lapin n'a pas bien pris la chose. Vexés, qu'ils étaient, les oncles, les cousins et les frangins qui avaient dégoté ce qu'il y avait de mieux pour faire plaisir au petit Lapin. Moi, j'ai eu la soupe à la grimace, avec les épines du hérisson. Vraiment, ces deux univers avaient du mal à se comprendre... Décidément, j'étais et je resterai un gadjo...

Petit à petit, j'ai compris d'autres choses. Pourquoi il était si difficile de rencontrer mon protégé. Pourquoi il me répétait sans arrêt : « Nous n'avons pas la même loi. »

Lapin n'avait pas son pareil pour s'introduire dans les belles demeures endormies, les châteaux assoupis, les manoirs délaissés pendant l'hiver. S'il y avait le moindre petit trou, Lapin s'y infiltrait. Et là, il inventoriait. Avec un œil aussi exercé que le plus fin des commissaires-priseurs, ils savait repérer telle commode Louis XV, tel bureau Empire, tel service en argent, telle porcelaine précieuse, tel vase chinois. Pas de petit carnet, pour ce jeune analphabète. Juste une mémoire d'éléphant. Un scanner qui se mettait en route dès qu'il était dans la place. Il ressortait en laissant le moins de traces possibles de son passage. Quelques semaines ou quelques mois plus tard, en fonction des « commandes » reçues, ses grands frères, ses oncles et ses cousins se chargeaient du gros boulot.

Lui, il était le lapin chasseur.











Les hommes qui passent et qui tabassent



L'une est brune, l'autre blonde.

Malika a les pupilles très noires, des cheveux où luisent des reflets de henné, des hanches gracieuses, une peau brune et douce et la nostalgie de sa Kabylie natale. Anne est pâle et fine. Ses yeux ont le bleu de l'acier que l'on forge en Lorraine. Des os saillants et un sourire tendre.

Deux amies. Qui portent chacune dans le regard, cette douleur hideuse des femmes qui ont souffert. Parce que leur homme buvait. Parce que leur homme les battait.

Toutes deux ont réussi à s'arracher à cet enfer. Pour l'une, la damnation s'est vite terminée. Pour l'autre, les démons ont forcé sa porte une deuxième fois, pour la renvoyer vers l'horreur.

Rien n'est jamais acquis.

Anne vivait à Metz. Elle avait choisi de partager sa vie avec « un étranger ». Et s'était bagarrée avec sa famille, pour l'imposer. Pour qu'on l'accepte.

Hélas pour Anne, cet homme ne méritait pas vraiment cette croisade ! Peu après la naissance du premier enfant, une petite fille, il se mettait à boire. Et à battre sa compagne. Elle subissait. Fille d'une famille bourgeoise, elle n'avait pas envie de perdre la face, pas envie qu'on lui reproche son choix.

Les hommes qui passent et qui tabassent



L'une est brune, l'autre blonde.

Malika a les pupilles très noires, des cheveux où luisent des reflets de henné, des hanches gracieuses, une peau brune et douce et la nostalgie de sa Kabylie natale. Anne est pâle et fine. Ses yeux ont le bleu de l'acier que l'on forge en Lorraine. Des os saillants et un sourire tendre.

Deux amies. Qui portent chacune dans le regard, cette douleur hideuse des femmes qui ont souffert. Parce que leur homme buvait. Parce que leur homme les battait.

Toutes deux ont réussi à s'arracher à cet enfer. Pour l'une, la damnation s'est vite terminée. Pour l'autre, les démons ont forcé sa porte une deuxième fois, pour la renvoyer vers l'horreur.

Rien n'est jamais acquis.

Anne vivait à Metz. Elle avait choisi de partager sa vie avec « un étranger ». Et s'était bagarrée avec sa famille, pour l'imposer. Pour qu'on l'accepte.

Hélas pour Anne, cet homme ne méritait pas vraiment cette croisade ! Peu après la naissance du premier enfant, une petite fille, il se mettait à boire. Et à battre sa compagne. Elle subissait. Fille d'une famille bourgeoise, elle n'avait pas envie de perdre la face, pas envie qu'on lui reproche son choix.

Les hommes qui passent et qui tabassent



L'une est brune, l'autre blonde.

Malika a les pupilles très noires, des cheveux où luisent des reflets de henné, des hanches gracieuses, une peau brune et douce et la nostalgie de sa Kabylie natale. Anne est pâle et fine. Ses yeux ont le bleu de l'acier que l'on forge en Lorraine. Des os saillants et un sourire tendre.

Deux amies. Qui portent chacune dans le regard, cette douleur hideuse des femmes qui ont souffert. Parce que leur homme buvait. Parce que leur homme les battait.

Toutes deux ont réussi à s'arracher à cet enfer. Pour l'une, la damnation s'est vite terminée. Pour l'autre, les démons ont forcé sa porte une deuxième fois, pour la renvoyer vers l'horreur.

Rien n'est jamais acquis.

Anne vivait à Metz. Elle avait choisi de partager sa vie avec « un étranger ». Et s'était bagarrée avec sa famille, pour l'imposer. Pour qu'on l'accepte.

Hélas pour Anne, cet homme ne méritait pas vraiment cette croisade ! Peu après la naissance du premier enfant, une petite fille, il se mettait à boire. Et à battre sa compagne. Elle subissait. Fille d'une famille bourgeoise, elle n'avait pas envie de perdre la face, pas envie qu'on lui reproche son choix.

Les hommes qui passent et qui tabassent



L'une est brune, l'autre blonde.

Malika a les pupilles très noires, des cheveux où luisent des reflets de henné, des hanches gracieuses, une peau brune et douce et la nostalgie de sa Kabylie natale. Anne est pâle et fine. Ses yeux ont le bleu de l'acier que l'on forge en Lorraine. Des os saillants et un sourire tendre.

Deux amies. Qui portent chacune dans le regard, cette douleur hideuse des femmes qui ont souffert. Parce que leur homme buvait. Parce que leur homme les battait.

Toutes deux ont réussi à s'arracher à cet enfer. Pour l'une, la damnation s'est vite terminée. Pour l'autre, les démons ont forcé sa porte une deuxième fois, pour la renvoyer vers l'horreur.

Rien n'est jamais acquis.

Anne vivait à Metz. Elle avait choisi de partager sa vie avec « un étranger ». Et s'était bagarrée avec sa famille, pour l'imposer. Pour qu'on l'accepte.

Hélas pour Anne, cet homme ne méritait pas vraiment cette croisade ! Peu après la naissance du premier enfant, une petite fille, il se mettait à boire. Et à battre sa compagne. Elle subissait. Fille d'une famille bourgeoise, elle n'avait pas envie de perdre la face, pas envie qu'on lui reproche son choix.

Les hommes qui passent et qui tabassent



L'une est brune, l'autre blonde.

Malika a les pupilles très noires, des cheveux où luisent des reflets de henné, des hanches gracieuses, une peau brune et douce et la nostalgie de sa Kabylie natale. Anne est pâle et fine. Ses yeux ont le bleu de l'acier que l'on forge en Lorraine. Des os saillants et un sourire tendre.

Deux amies. Qui portent chacune dans le regard, cette douleur hideuse des femmes qui ont souffert. Parce que leur homme buvait. Parce que leur homme les battait.

Toutes deux ont réussi à s'arracher à cet enfer. Pour l'une, la damnation s'est vite terminée. Pour l'autre, les démons ont forcé sa porte une deuxième fois, pour la renvoyer vers l'horreur.

Rien n'est jamais acquis.

Anne vivait à Metz. Elle avait choisi de partager sa vie avec « un étranger ». Et s'était bagarrée avec sa famille, pour l'imposer. Pour qu'on l'accepte.

Hélas pour Anne, cet homme ne méritait pas vraiment cette croisade ! Peu après la naissance du premier enfant, une petite fille, il se mettait à boire. Et à battre sa compagne. Elle subissait. Fille d'une famille bourgeoise, elle n'avait pas envie de perdre la face, pas envie qu'on lui reproche son choix.

APRÈS ENQUÊTE...
ÇA PAS QUE LES
COUPS QU'ELLE
AIME...

...DE
DIEU!



Jito

APRÈS ENQUÊTE...
ÇA PAS QUE LES
COUPS QU'ELLE
AIME...

...DE
DIEU!



Jito

APRÈS ENQUÊTE...
ÇA PAS QUE LES
COUPS QU'ELLE
AIME...

...DE
DIEU!



Jito

APRÈS ENQUÊTE...
ÇA PAS QUE LES
COUPS QU'ELLE
AIME...

...DE
DIEU!



Jito

APRÈS ENQUÊTE...
ÇA PAS QUE LES
COUPS QU'ELLE
AIME...

...DE
DIEU!



Jito

Une deuxième petite fille naquit. L'homme buvait toujours plus. Et frappait toujours plus fort. Anne ne pouvait pas parler, à personne, de son calvaire. Elle attendait.

Et puis un jour, elle partit.

Trois sous en poche, une petite valise, et deux gosses sous les bras. La gare de Metz. Trois allers pour Paris. Le taxi, le métro, Orly-Sud. Le premier avion où il y a des places disponibles part pour Athènes. Anne prend le vol 4565 des Olympics Airways, et atterri en Grèce avec deux enfants, une valise, deux nounours, et une liberté toute neuve.

Elle est coiffeuse de métier. Elle cherche du travail. Et n'en trouve pas. Une semaine, deux semaines passent. Elle est installée dans un petit hôtel à la périphérie d'Athènes. Les gosses ont faim. Les économies fondent. Le désespoir est le même sous le soleil lorrain et sous le soleil grec.

À quelques centaines de mètres de son logis, il y a un restaurant, bar et motel, où s'arrêtent les routiers. Elle y traîne un peu le soir. Il y a des hommes seuls, loin de leur foyer, en manque d'affection, en manque de sexe...

Alors, Anne accepte quelques dizaines de drachmes pour des faveurs furtives, dans une cabine de trente-cinq tonnes, sur le parking. Puis dans les chambres du motel.

Elle survit ainsi. Et rentre très tard, et très meurtrie, dans sa chambre où dorment ses deux fillettes.



Une deuxième petite fille naquit. L'homme buvait toujours plus. Et frappait toujours plus fort. Anne ne pouvait pas parler, à personne, de son calvaire. Elle attendait.

Et puis un jour, elle partit.

Trois sous en poche, une petite valise, et deux gosses sous les bras. La gare de Metz. Trois allers pour Paris. Le taxi, le métro, Orly-Sud. Le premier avion où il y a des places disponibles part pour Athènes. Anne prend le vol 4565 des Olympics Airways, et atterri en Grèce avec deux enfants, une valise, deux nounours, et une liberté toute neuve.

Elle est coiffeuse de métier. Elle cherche du travail. Et n'en trouve pas. Une semaine, deux semaines passent. Elle est installée dans un petit hôtel à la périphérie d'Athènes. Les gosses ont faim. Les économies fondent. Le désespoir est le même sous le soleil lorrain et sous le soleil grec.

À quelques centaines de mètres de son logis, il y a un restaurant, bar et motel, où s'arrêtent les routiers. Elle y traîne un peu le soir. Il y a des hommes seuls, loin de leur foyer, en manque d'affection, en manque de sexe...

Alors, Anne accepte quelques dizaines de drachmes pour des faveurs furtives, dans une cabine de trente-cinq tonnes, sur le parking. Puis dans les chambres du motel.

Elle survit ainsi. Et rentre très tard, et très meurtrie, dans sa chambre où dorment ses deux fillettes.



Une deuxième petite fille naquit. L'homme buvait toujours plus. Et frappait toujours plus fort. Anne ne pouvait pas parler, à personne, de son calvaire. Elle attendait.

Et puis un jour, elle partit.

Trois sous en poche, une petite valise, et deux gosses sous les bras. La gare de Metz. Trois allers pour Paris. Le taxi, le métro, Orly-Sud. Le premier avion où il y a des places disponibles part pour Athènes. Anne prend le vol 4565 des Olympics Airways, et atterri en Grèce avec deux enfants, une valise, deux nounours, et une liberté toute neuve.

Elle est coiffeuse de métier. Elle cherche du travail. Et n'en trouve pas. Une semaine, deux semaines passent. Elle est installée dans un petit hôtel à la périphérie d'Athènes. Les gosses ont faim. Les économies fondent. Le désespoir est le même sous le soleil lorrain et sous le soleil grec.

À quelques centaines de mètres de son logis, il y a un restaurant, bar et motel, où s'arrêtent les routiers. Elle y traîne un peu le soir. Il y a des hommes seuls, loin de leur foyer, en manque d'affection, en manque de sexe...

Alors, Anne accepte quelques dizaines de drachmes pour des faveurs furtives, dans une cabine de trente-cinq tonnes, sur le parking. Puis dans les chambres du motel.

Elle survit ainsi. Et rentre très tard, et très meurtrie, dans sa chambre où dorment ses deux fillettes.



Une deuxième petite fille naquit. L'homme buvait toujours plus. Et frappait toujours plus fort. Anne ne pouvait pas parler, à personne, de son calvaire. Elle attendait.

Et puis un jour, elle partit.

Trois sous en poche, une petite valise, et deux gosses sous les bras. La gare de Metz. Trois allers pour Paris. Le taxi, le métro, Orly-Sud. Le premier avion où il y a des places disponibles part pour Athènes. Anne prend le vol 4565 des Olympics Airways, et atterri en Grèce avec deux enfants, une valise, deux nounours, et une liberté toute neuve.

Elle est coiffeuse de métier. Elle cherche du travail. Et n'en trouve pas. Une semaine, deux semaines passent. Elle est installée dans un petit hôtel à la périphérie d'Athènes. Les gosses ont faim. Les économies fondent. Le désespoir est le même sous le soleil lorrain et sous le soleil grec.

À quelques centaines de mètres de son logis, il y a un restaurant, bar et motel, où s'arrêtent les routiers. Elle y traîne un peu le soir. Il y a des hommes seuls, loin de leur foyer, en manque d'affection, en manque de sexe...

Alors, Anne accepte quelques dizaines de drachmes pour des faveurs furtives, dans une cabine de trente-cinq tonnes, sur le parking. Puis dans les chambres du motel.

Elle survit ainsi. Et rentre très tard, et très meurtrie, dans sa chambre où dorment ses deux fillettes.



Une deuxième petite fille naquit. L'homme buvait toujours plus. Et frappait toujours plus fort. Anne ne pouvait pas parler, à personne, de son calvaire. Elle attendait.

Et puis un jour, elle partit.

Trois sous en poche, une petite valise, et deux gosses sous les bras. La gare de Metz. Trois allers pour Paris. Le taxi, le métro, Orly-Sud. Le premier avion où il y a des places disponibles part pour Athènes. Anne prend le vol 4565 des Olympics Airways, et atterri en Grèce avec deux enfants, une valise, deux nounours, et une liberté toute neuve.

Elle est coiffeuse de métier. Elle cherche du travail. Et n'en trouve pas. Une semaine, deux semaines passent. Elle est installée dans un petit hôtel à la périphérie d'Athènes. Les gosses ont faim. Les économies fondent. Le désespoir est le même sous le soleil lorrain et sous le soleil grec.

À quelques centaines de mètres de son logis, il y a un restaurant, bar et motel, où s'arrêtent les routiers. Elle y traîne un peu le soir. Il y a des hommes seuls, loin de leur foyer, en manque d'affection, en manque de sexe...

Alors, Anne accepte quelques dizaines de drachmes pour des faveurs furtives, dans une cabine de trente-cinq tonnes, sur le parking. Puis dans les chambres du motel.

Elle survit ainsi. Et rentre très tard, et très meurtrie, dans sa chambre où dorment ses deux fillettes.

